

PETER MAY

roman

L'île au rébus



ROUERGUE

La série Assassins sans visages de Peter May

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille.

Voilà vingt ans qu'Adam Killian est mort sur Groix, cette île où jamais aucun crime n'avait eu lieu de mémoire d'homme mais où ce retraité anglais, passionné d'entomologie, a été brutalement assassiné. Et depuis vingt ans sa belle-fille tient scrupuleusement le serment qu'elle lui a fait de ne rien déplacer dans son bureau, là où le défunt a laissé des indices qui permettraient à son fils de confondre son meurtrier, sans imaginer que celui-ci trouverait la mort quelques jours après lui ni que personne ne parviendrait à identifier le coupable. Tenu par sa promesse d'élucider cette quatrième affaire non résolue du best-seller *Assassins sans visages*, Enzo Macleod, le spécialiste des scènes de crime, débarque sur la petite île bretonne où nul ne souhaite voir ressurgir ce fait-divers infamant. Dans le bureau d'Adam Killian l'attendent un étrange rébus et les plus insondables secrets de la vie d'un homme.

Avec cette nouvelle énigme de sa série française, Peter May nous invite à un huis clos oppressant sur l'une des îles les plus fascinantes du littoral breton.

Peter May est l'auteur de la célèbre trilogie écossaise (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis*, *Le Braconnier du lac perdu*). Francophile et francophone, Peter May a situé dans l'Hexagone sa série Assassins sans visages dont trois premiers opus sont déjà traduits en français : *Le Mort aux quatre tombeaux* (2013), *Terreur dans les vignes* (2014) et *La Trace du sang* (2015). Dans la collection Rouergue noir, *Les Disparus du phare* est son dernier roman paru (2016).

Dans la collection Assassins sans visages

Le Mort aux quatre tombeaux (2013, Rouergue en poche 2015)
Terreur dans les vignes (2014, Rouergue en poche 2016)
La Trace du sang (2015, Rouergue en poche 2017)

Dans la collection Rouergue noir

Scène de crime virtuelle (2013, Babel 2015)
L'Île du serment (2014, Babel 2016)
Les Fugueurs de Glasgow (2015)
Les Disparus du phare (2016)

Trilogie de Lewis

L'Île des chasseurs d'oiseaux
(2010, Prix Cézam des lecteurs 2011)
L'Homme de Lewis
(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)
Le Braconnier du lac perdu
(2012, Prix Polar International du festival de Cognac 2012)
La Trilogie écossaise, édition intégrale (2014)

Série chinoise

La Série chinoise, édition intégrale, volume I (2015)
La Série chinoise, édition intégrale, volume II (2016)

Livre illustré

L'Écosse de Peter May (2013)

Graphisme de couverture : Cédric Cailhol

Image de couverture : © Yvan Zedda

Titre original : *Freeze Frame*

© Peter May, 2009

© Éditions du Rouergue, 2017, pour la traduction française

www.lerouergue.com

Peter May

**L'ÎLE
AU
RÉBUS**

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

ROUERGUE

Pour Eric le Viking

*Ô mort, où est ta victoire ?
Ô mort, où est ton aiguillon ?*

1 Corinthiens 15-55

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Munich, Allemagne, 20 décembre 1951

Erik Fleisher se félicitait de sa bonne fortune.

Son épouse était une femme séduisante au sourire radieux, au regard ensorcelant, à la chevelure dorée cascadant sur les épaules. Et toujours aussi éprise de lui au bout de cinq années tumultueuses.

Il avait deux merveilleux enfants blonds aux yeux bleus, clones de leur mère.

Enfin, sorti quasiment indemne de la guerre, il avait hérité de la villa bavaroise de ses parents et ouvert, dans cette banlieue verdoyante, un cabinet fréquenté par une clientèle aisée – la nouvelle classe moyenne florissante née des cendres de la folie de Hitler.

La vie s’annonçait belle et l’horizon sans tache.

Comment aurait-il pu se douter qu’il allait tout perdre en une nuit ?

Assis dans le salon, il lisait son journal du soir, bercé par les éclats de rire qui jaillissaient de la salle à manger contiguë où les deux enfants et leur mère jouaient à un jeu de société. Il baissa la tête de façon à pouvoir les regarder par-dessus ses lunettes et, comme toujours, la simple vue de Magda suffit à éveiller son désir, ainsi que l’envie de lui faire un troisième, voire un quatrième enfant.

Après un coup d’œil à sa montre, il replia son journal, le posa à côté de lui et lança :

– Je redescends d’ici un quart d’heure.

La tête à moitié tournée vers lui, Magda répondit :

– Le dîner sera prêt dans vingt minutes.

Au premier étage, son cabinet occupait une pièce élégante lambrissée de chêne. Une bibliothèque dont les étagères croulaient sous le poids des livres ayant appartenu à son père couvrait un mur entier. Les hautes fenêtres encadrées de rideaux en velours donnaient sur le boulevard et le parc plongé dans le noir. Sentant le froid extérieur se coller aux vitres telles des paumes glacées, il tira les lourdes tentures avant de s'asseoir à son bureau qu'éclairait une lumière tamisée et sur lequel les dossiers de ses patients étaient méticuleusement rangés. Il consulta son agenda. Premier rendez-vous le lendemain matin, à huit heures trente. Un soupçon d'insatisfaction le saisit à la perspective de l'interminable défilé de femmes enceintes qui l'attendait. Mais il ne pouvait pas se laisser contrarier pour si peu alors que la chance lui souriait.

Il se préparait à ouvrir le premier dossier quand le téléphone sonna. Allongeant le bras hors du cercle de lumière, il décrocha le combiné. À l'autre bout du fil, la voix était rauque, tendue, à peine plus forte qu'un murmure :

– Ils arrivent ! Pars ! Tout de suite !

Il se leva si brusquement que son fauteuil se renversa. Il l'entendit heurter le sol derrière lui. D'un bond, il alla écarter de quelques millimètres les rideaux de la fenêtre la plus proche afin de scruter une nuit désormais remplie de démons. Bien qu'il fût pratiquement impossible de voir quoi que ce soit au-delà des réverbères, il lui sembla distinguer des ombres mouvantes parmi les arbres du parc. Le moment était arrivé.

Il en avait enfoui l'éventualité au plus profond de sa conscience, mais cela ne l'empêchait pas de retrouver immédiatement des réflexes qui n'avaient rien perdu de leur efficacité.

Les doigts tremblants, il sortit ses clés de sa poche, déverrouilla le tiroir du bureau, s'empara du pistolet militaire dont le métal lui parut très froid sous sa paume. Puis il traversa la pièce, ouvrit en grand la porte d'une penderie remplie de manteaux, vestes, chaussures impeccablement alignés et choisit un gros pardessus en laine.

Glissant l'arme dans une poche, il jeta le manteau sur ses larges épaules avant de ramasser le sac en cuir, préparé spécialement en prévision de ce moment.

Sans s'arrêter une seconde pour réfléchir, ou jeter un regard chargé de regrets à son cabinet, il gagna à toute vitesse l'escalier de service, au bout du palier. L'instant n'était propice ni à la réflexion ni à l'affliction. La moindre hésitation serait fatale. Cependant, tandis qu'il dévalait les marches, l'image de Magda et des enfants assis à la table de la salle à manger lui traversa l'esprit. Il n'avait pas le temps de leur dire au revoir. Inutile. C'était fini.

La cave dégageait une odeur aigre, fétide. L'air y était humide et glacé. Il trébucha dans le noir, trouva la porte, la serrure.

Dehors, le froid lui gifla le visage. Son haleine s'échappait de sa bouche en tourbillons blancs. Il enfonça son chapeau sur sa tête et s'arrêta pour écouter, observer prudemment la ruelle séparant les maisons de granite. Sur le boulevard, la circulation était quasi nulle. Mais entre les arbres, les ombres avaient maintenant pris la forme d'une demi-douzaine d'hommes regroupés. Le bout incandescent de plusieurs cigarettes brillait dans l'ombre.

Soudain, il y eut un crissement de pneus. Des phares illuminèrent la nuit. Des voitures montèrent sur les trottoirs. Des portières claquèrent. Une cigarette projeta une gerbe d'étincelles, les hommes sortirent du parc en courant.

Erik referma la porte et fila vers l'allée qui longeait l'arrière de la villa, craignant à moitié que celle-ci n'ait déjà été encerclée. Mais non – ils ne se doutaient pas qu'on l'avait prévenu. Alors que résonnaient à grand bruit les coups frappés sur la porte et les éclats de voix, il s'enfonça rapidement dans les ténèbres vers un avenir inconnu, rempli de peur et d'incertitude.

Chapitre 2

Agadir, Maroc, 29 février 1960

Du haut des remparts de l'ancienne cité, la vue sur le port et la baie était spectaculaire. Yves ne cessait de s'en émerveiller. Il avait eu la chance de trouver un studio dans la casbah, au dernier étage d'un ancien *riad*, en plein cœur de la vieille ville. Pas très grand, mais suffisant pour un célibataire. Sa terrasse dominait un enchevêtrement de toits et de ruelles. Yves adorait la vie de la casbah. Le matin, il aimait être réveillé par l'*adhan* qui s'élevait du minaret voisin, la voix plaintive du muezzin appelant les hommes à s'entretenir avec leur Créateur. Bien qu'il ne fût pas lui-même croyant, il trouvait ce rituel spirituel émouvant ; il regrettait même que son manque de foi le prive de cet instant de partage.

Aujourd'hui, la vue était toujours aussi splendide. Pourtant, en franchissant les murs au volant de sa voiture, il prêta à peine attention à la beauté du banc de brume qui, le long de la côte, accrochait les premières lueurs roses du jour. Le soleil se levait sur le désert.

Concentré sur son rétroviseur, il repéra la Citroën noire au milieu du chaos des véhicules à moteur, carrioles à cheval et charrettes à bras. Il l'avait guettée tout en espérant être, en fin de compte, victime de son imagination débridée. Mais non, elle était encore là. Jurant en silence, il continua à descendre la route en lacets vers le port de pêche. Au bord du quai, les chalutiers rouillés s'alignaient, serrés comme les sardines qu'ils avaient rapportées pendant la nuit.

Il jeta un coup d'œil vers le haut de la pente aride et rocailleuse couverte d'un fouillis de broussailles vert pâle. La Citroën attaquait un virage en soulevant un nuage de poussière. Cela faisait une semaine qu'il la voyait. Des gens ordinaires ne l'auraient même pas remarquée. Mais Yves n'était pas un homme ordinaire. Sa vie n'avait qu'une apparence de normalité. Il ne se passait pas une heure, pas une minute sans qu'il ne jette un regard inquiet par-dessus son épaule. C'était devenu instinctif, aussi instinctif que le fait de respirer. Sans arrêt surveiller, scruter les visages, repérer le moindre détail inhabituel. Sans arrêt s'attendre à les voir, sachant qu'ils étaient là. Quelque part. Et qu'ils le cherchaient.

Lorsque la Citroën se rapprocha, le visage du conducteur lui apparut dans un bref éclat de soleil et se grava sur sa rétine. Un visage familier. Rond. Chauve. Pourquoi familier ? Il l'ignorait. Il savait seulement qu'il l'avait déjà croisé. Les hommes qui l'accompagnaient demeureraient dans l'ombre. Ses soupçons se muèrent vite en certitude, puis en peur. Ils l'avaient trouvé. Ils le suivaient. Tôt ou tard, ils l'attraperaient.

Yves poussa un profond soupir. Il était temps de se remettre en route.

Une fenêtre de son bureau donnait sur l'intérieur du marché aux poissons, un hangar immense au sol de béton. La pêche du jour – sardines, maquereaux, dorades, mullets, carrelets – y était exposée sur de longues palettes en bois ; les voix des acheteurs et des vendeurs montaient jusqu'à lui. Il s'immobilisa un instant devant la vitre, le temps de se dire que c'était la dernière fois qu'il contemplait cette scène. En dix ans, il avait fini par aimer l'odeur, le spectacle et les bruits de la criée à force d'y travailler, d'abord comme simple négociant puis comme directeur. Pour un homme qui, en débarquant de Munich, ignorait tout de la pêche, des pêcheurs et des poissons, son ascension avait été fulgurante. Grâce à son intelligence, sa formidable capacité à réagir vite et bien qui l'avait distingué du lot, ses patrons

n'avaient pas tardé à le remarquer et à lui confier de plus en plus de responsabilités. Les promotions avaient suivi. D'abord gestionnaire de la salle de vente, puis directeur adjoint. Et lorsque, l'année précédente, son mentor avait pris sa retraite, tout le monde avait trouvé naturel qu'il prenne sa place.

Le cœur lourd, il se détourna de la fenêtre. Chaque fois que son avenir lui paraissait tracé, le destin venait bouleverser ses plans.

Fuis, Erik, fuis. Recommence. Refais ta vie. Mais ne te crois surtout pas en sécurité. N'importe quel instant que je ne suis plus derrière toi, prêt à bondir.

Il décrocha un tableau du mur et tourna le cadran du coffre dissimulé derrière. À gauche, à droite. Une fois la combinaison complète, les goupilles firent entendre un déclic, puis la porte s'ouvrit, révélant des liasses de documents, des papiers officiels, une caisse contenant plusieurs centaines de dirhams. Et, tout au fond, un coffret en métal ; il le retira pour le poser sur sa table.

Une petite clé attachée à son trousseau déverrouilla le cadenas qui le fermait. À l'intérieur se trouvaient les passeports qu'on lui avait donnés. Tous les documents dont il aurait besoin le moment venu. Il les glissa dans un compartiment de sa mallette, en même temps qu'une vieille photographie en noir et blanc. Magda et les enfants. Une pointe de remords et d'apitoiement sur lui-même le traversa. Durant toutes ces années, il s'était à peine autorisé à penser à eux, à ce qu'ils avaient pu devenir. Ce n'était pas le moment. Il prit le Walther P38 qu'il avait sorti du tiroir de son bureau ce soir fatidique de décembre, à Munich – graissé régulièrement, mais jamais utilisé –, et le laissa tomber dans sa mallette.

Soudain, la porte s'ouvrit. Surpris, il vit apparaître sa secrétaire, une dame replète au teint bistre et aux yeux noirs, proche de la quarantaine, mal fagotée, sans aucun charme, les cheveux emprisonnés sous un foulard noir.

– Qu'y a-t-il, Aquila ?

Étonnée par la rudesse du ton, Aquila s'excusa avec un soupçon d'hostilité dans la voix. Ils ne s'étaient jamais très bien entendus tous les deux.

– Je suis désolée, monsieur Vaur. J’ai monsieur Cattiaux, de la banque, en ligne. Vous voulez le prendre ?

– Non. Dites-lui de rappeler cet après-midi.

Après tout ce temps, son français, presque sans accent, ne détonait pas dans un pays où la plupart des gens le parlaient en seconde langue. Il devrait néanmoins continuer à l’améliorer.

Aquila hocha la tête et referma la porte derrière elle. Aussitôt, il poussa un grand soupir, en essayant de relâcher la tension accumulée. Cet après-midi, il ne serait plus là, plus jamais il ne parlerait à ce monsieur Cattiaux. Il en retirait au moins une certaine satisfaction. Une miette de réconfort dans un océan d’ennuis. S’il y avait des choses qu’il ne regrettait pas de laisser derrière lui, c’était bien ses dettes.

Une fois le coffret replacé à l’intérieur du coffre-fort, il ferma la porte, raccrocha le tableau au mur, puis examina le contenu des tiroirs de son bureau. Pas grand-chose à emporter. Impossible de prévoir ce qui lui serait nécessaire dans un futur obscur, inconnu.

L’*adhan* lancé par le muezzin résonna dans la casbah au-dessus du vacarme des marchés en plein air et des restaurants. Pour Yves, c’était un son familier et rassurant dans l’air tiède du soir. Même en février la température était douce. Le climat d’Agadir lui manquerait. La chaleur de l’été, la douceur de l’hiver, l’air pur et sec. Ainsi que le bruit et l’odeur de la mer. Lorsque le silence descendait sur la ville, on continuait d’entendre l’océan, telle une respiration au cœur de la nuit. Voilà, en réalité, ce qui risquait de lui manquer le plus.

La petite valise en cuir était ouverte sur le lit. Toujours prête. Il n’y ajouterait que peu de chose. Les résidus d’une vie à laquelle il avait fini par trop s’attacher et qu’il se voyait malheureusement contraint d’abandonner. Un étui à cigarettes en argent, une pendulette aux aiguilles lumineuses achetée dans le souk, une gourmette en or offerte par Salima. Il marqua une pause, pensa à la photo de cette dernière,

dans son cadre en étain posé sur sa table de nuit. Même quand il se réveillait seul, elle était encore là, à côté de son lit. Pris d'une impulsion soudaine, il déchira le dos du cadre, en retira l'épreuve en noir et blanc, contempla les yeux noirs et rieurs, et caressa les lèvres du bout de l'index. Des lèvres qu'il n'embrasserait plus jamais.

Il glissa la photo dans la doublure de sa valise en se demandant s'il devait l'appeler ou non. Il ne pouvait pas lui expliquer la raison de son départ, ni lui faire comprendre pourquoi elle ne le reverrait plus jamais. Bizarrement, il avait moins souffert de quitter Magda et les garçons.

Une bonne raison de ne pas l'appeler lui traversa l'esprit. Son téléphone risquait d'être sur écoute ; ses poursuivants ne devaient surtout pas se douter qu'il était sur le point de s'enfuir.

Il ferma sa valise, s'assit au bord du lit, regarda autour de lui. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était un peu plus de vingt-trois heures trente. Brusquement, il se sentit très seul. Et angoissé. Il n'avait pas prévu de mener une telle existence. Dans l'ombre, à l'affût de ceux qui le surveillaient. Obligé de passer d'une vie à l'autre, d'abandonner derrière lui les gens et les choses qu'il aimait. À quoi bon en construire une nouvelle, alors ? Puisque, de toute façon, un jour, quelque part, ils le retrouveraient. Et que tout recommencerait.

Il se leva avec lassitude en empoignant sa valise. Ces salauds ne renonceraient jamais. S'ils l'attrapaient, ils auraient sa peau.

À 23 h 38, il referma doucement la porte du studio derrière lui. Le vieil escalier en pierre n'était pas éclairé ; l'ampoule du palier avait grillé, à moins qu'elle n'ait été volée. Il sortirait par le couloir qui longeait la loge du concierge, au rez-de-chaussée, juste au cas où l'entrée principale serait surveillée. Une fois dans le dédale des ruelles de la casbah, il se fondrait dans la nuit.

L'obscurité dense, presque palpable, de la cage d'escalier l'enveloppa comme un manteau. Une main tendue en avant, il se colla

au mur pour guider sa descente marche par marche. Sa respiration résonnait dans le silence du vieux *riad*.

Parvenu à l'étage du dessous, il entendit les voix. Des murmures. Dans une langue étrangère incompréhensible, mais qui trahissait une urgence indéniable. Une grande tension. Les hommes qui parlaient étaient en train de monter.

La panique le saisit. C'étaient eux ! Ils venaient le chercher. Maintenant. Il n'avait aucun moyen de leur échapper. Figé sur place, il envisagea de retourner dans son studio, pour filer par les toits. Mais cette simple idée le liquéfiait. Il laissait toujours ses fenêtres ouvertes parce qu'il savait qu'aucun voleur ne se risquerait à sauter de terrasse en terrasse. En outre, il avait le vertige.

Ils se rapprochaient. Prononçaient son nom. Son sang se glaça dans ses veines. Aucun doute possible. Ils venaient pour lui. Mais une inertie écrasante le paralysait. Il ne voyait qu'une solution : foncer sur eux, les attaquer par surprise. Et s'ils étaient armés ?

Sans le moindre signe avant-coureur, tout s'effondra soudain autour de lui. Brutalement, complètement. Tout ce qui avait été matière solide se métamorphosa en poussière ; un fracas épouvantable déchira l'air. Un grondement terrible jaillit des entrailles de la terre, le souffle rance et brûlant du diable qui explosait dans la nuit. Yves tomba, vola, tournoya sans fin. Quinze secondes interminables s'écoulèrent avant qu'un violent coup sur la tête ne lui fit perdre connaissance.

Quand il revint à lui, la première chose qui l'étonna fut le silence. Un silence extraordinaire, assourdissant, stupéfiant après le rugissement dont l'écho résonnait encore dans sa mémoire. Une poussière fine l'étouffait. Levant les yeux, il vit les étoiles à la place de son appartement. Il ne comprenait plus où il se trouvait, ce que signifiait l'enchevêtrement de pierres, briques, poutres et ferrailles qui l'entourait. Puis il se rendit compte qu'il tenait toujours la poignée de sa valise, cabossée, éraflée, mais intacte.

Il était allongé dans une position bizarre sur ce qui avait dû être l'escalier. Après avoir réussi à s'asseoir avec quelque difficulté, il constata qu'il était miraculeusement indemne. À part une blessure à la tête qui saignait.

Des voix appelaient dans la nuit. Puis quelqu'un cria. Non loin de lui s'éleva un gémissement. Dans sa confusion, il ne pouvait même pas repérer la provenance du son. Que s'était-il produit ? Une explosion ?

En essayant de se relever, il se tourna sur le côté et aperçut un bras qui dépassait d'un pan de mur détruit, une main, des doigts refermés sur le vide. À quatre pattes sur les débris, il réussit, au prix d'un effort considérable, à écarter un bloc sous lequel gisait le corps écrasé d'un homme chauve au visage rond blanchi par la poussière de plâtre et maculé de sang. Le conducteur de la Citroën. Les autres ne devaient pas être loin. Il vit un pied. Une jambe. Aucun mouvement. Aucun son. Ses poursuivants étaient morts. Trois victimes parmi les seize mille qui périrent cette nuit-là au cours des quinze secondes fatales de ce qui se révélerait être le pire tremblement de terre de l'histoire du Maroc.

Oui, Yves avait survécu. Qui le saurait ? Combien de cadavres ne seraient jamais découverts ? Y compris le sien ?

À cet instant, il comprit que sa mort lui offrait la chance d'une seconde vie. Désormais, plus personne ne le chercherait. Plus jamais.

Chapitre 3

Paris, 28 octobre 2009

Cela ferait bientôt un an qu'une balle avait failli tuer Raffin en lui traversant le poumon. Depuis, aux yeux d'Enzo en tout cas, le journaliste n'était plus le même homme.

De l'escalier, on entendait des doigts maladroits exécuter des gammes au piano. Ceux qui jouaient déjà, sans doute, onze mois plus tôt lorsque les coups de feu avaient éclaté. Ils ne semblaient pas avoir fait beaucoup de progrès.

Juste avant de sonner au premier étage, il se revit traînant le blessé à l'intérieur de l'appartement, tentant désespérément de stopper l'hémorragie. Le sang n'avait laissé aucune trace sur le palier.

Raffin ouvrit la porte. Il avait les traits tirés, le teint gris ; son regard vert pâle, d'ordinaire si vif et perçant, avait perdu de son éclat. Il sourit d'un air las et tendit la main :

– Entrez.

Enzo le suivit dans le salon en notant qu'il ne se déplaçait plus avec autant de souplesse qu'avant. À trente-cinq ans, il en paraissait facilement dix de plus. Ses cheveux bruns retombant sur son col étaient devenus ternes.

Il invita Enzo à s'asseoir à la table couverte de documents, photos et notes manuscrites. Un exemplaire fatigué de son livre, *Assassins sans visages*, ouvert au chapitre de l'affaire Killian, attendait à côté

d'une bouteille à moitié pleine de pouilly-loché Les Franières 1998 et d'un verre vide.

– Je vais vous chercher un verre.

– Non, merci.

Enzo jeta un rapide coup d'œil à sa montre. Il n'était pas encore dix heures du matin. Trop tôt, même pour lui. Un peu inquiet, il vit son hôte se resservir. Il n'avait jamais trouvé que ce jeune Parisien branché convenait à sa fille. Encore moins maintenant.

– Comment va Kirsty ? demanda-t-il.

– Elle allait bien la dernière fois que je l'ai vue à Strasbourg, répondit Raffin.

Manifestement peu désireux de s'étendre sur le sujet, il s'assit et but une gorgée de vin avant de poursuivre :

– J'ai consulté mes notes. J'avais presque oublié que le livre ne mentionnait qu'une partie de tout ce que l'on sait sur l'affaire Killian.

– Pour quelle raison ?

– La veuve de son fils, Jane... est toujours hantée par le coup de téléphone qu'elle a reçu de son beau-père, le soir où il a été assassiné. Killian lui a fait promettre qu'on ne toucherait à rien dans son bureau, qu'on ne déplacerait rien, qu'on ne retirerait rien avant que son fils, Peter, puisse le voir. Il disait avoir laissé un message que seul son fils comprendrait. Malheureusement, ce dernier a été tué dans un accident de la route à Addis-Abeba, et ne l'a donc jamais vu.

– Qu'est-ce qui n'apparaît pas dans le livre ?

– Le contenu de la pièce. Jane a fait venir des voyants, des journalistes, des détectives privés qui l'ont passée au peigne fin, mais elle a toujours refusé que la description des meubles et des objets soit publiée.

– Pourquoi ?

– De peur que le message ne soit lu et interprété par la personne qu'il concerne.

Enzo secoua la tête.

– Mais ça va bientôt faire vingt ans que Killian a été assassiné !

– Le message pourrait recéler un indice sur l'assassin.

– Elle possède toujours la maison ?

Raffin but une gorgée de vin.

– Oui. Le père l'avait léguée à son fils ; le fils étant mort une semaine plus tard, sa veuve en a hérité. Ils n'avaient pas d'enfants.

– Et elle est restée fidèle à sa promesse au vieux Killian ?

– Absolument. Le bureau est demeuré dans l'état où il était le jour de sa mort.

Enzo sentit une brusque poussée d'adrénaline. Une scène de crime préservée dans une bulle !

– Parlez-moi un peu plus de ce Killian, Roger.

– Je ne pourrais pas vous en dire beaucoup plus que ce que j'ai écrit dans mon livre. Anglais. Soixante-huit ans. Il avait cette maison de vacances dans l'île de Groix depuis une vingtaine d'années ; il a choisi de s'y installer définitivement en 1987 lorsqu'il a pris sa retraite, un an après le décès de sa femme.

Enzo consulta ses propres notes.

– Professeur de génétique médicale tropicale à l'université de Londres.

– Oui, il travaillait pour le département de médecine tropicale de l'université. Mais il avait surtout la passion des insectes. D'après sa belle-fille, c'était même une obsession. Il appartenait depuis des années à la Société des entomologistes amateurs du Royaume-Uni, et il avait hâte de prendre sa retraite pour pouvoir s'y consacrer entièrement.

– Le temps n'a pas joué en sa faveur, hein ? Je veux dire que, même s'il n'avait pas été assassiné, il n'aurait pas vécu très longtemps.

Raffin secoua la tête.

– Non, en effet. Quand son cancer du poumon a été diagnostiqué au printemps 1990, il ne lui restait pas plus d'un an à vivre.

Enzo s'était déjà interrogé sur ce détail qui le laissait perplexe.

– Bon. Et Kerjean ? Toujours dans le coin ?

– Quand je suis allé à Groix, il y était toujours. Un personnage profondément déplaisant, de l'avis général. Naturellement, il a refusé de me parler. Il n'a pas accepté de donner une seule interview depuis le procès.

– Vous ne relatez presque rien du procès dans le livre.

– Ça n'en valait vraiment pas la peine, vous savez. Bien sûr, ce type avait un mobile et l'opportunité de commettre le crime, mais toutes les preuves contre lui étaient indirectes. Pas de quoi le traduire devant un tribunal.

Il vida son verre et le remplit de nouveau.

– Quoi qu'il en soit, j'ai eu une longue conversation téléphonique avec Jane Killian, hier soir. Vous pouvez annuler la réservation de votre chambre d'hôtel. Elle accepte de vous héberger dans la petite mansarde, au-dessus du bureau. Je crois que vous représentez son dernier espoir de voir l'affaire élucidée. À mon avis, si vous n'aboutissez à rien, elle laissera tomber et vendra la maison.

Enzo hochait lentement la tête.

– J'ai du temps devant moi, alors.

Raffin sourit.

– Cette affaire devrait vous convenir à merveille, vous qui étiez un grand spécialiste de l'analyse des scènes de crime.

Enzo inclina la tête :

– Je dois avouer que ce défi m'excite. Cependant, j'ai horreur d'être considéré comme un dernier espoir.

Les lèvres pâles de Raffin esquissèrent un sourire amusé.

– Dites-moi... Qu'avez-vous remarqué de particulier dans cette pièce, et que Jane Killian ne voulait pas voir apparaître dans le livre ?

– Oh, je crois qu'il vaut mieux vous laisser le découvrir vous-même.

Raffin regarda sa montre. Ses mains tremblaient.

– On déjeune ensemble ? Je pourrais réserver une table chez Marco Polo.

Enzo sentit ses joues s'empourprer légèrement.

– Aujourd'hui, je ne peux pas. J'ai un rendez-vous.

Le journaliste lui jeta un regard interrogateur puis, s'abstenant de tout commentaire, but une gorgée de vin avant de demander :

– Vous avez vu Charlotte récemment ?

– Non. Pas récemment.

Ce qui était vrai. Mais pourquoi dissimuler à Raffin qu'il avait justement rendez-vous avec son ancienne maîtresse, ainsi que ce

dernier le soupçonnait ? Pris d'une furieuse envie de s'en aller sur-le-champ, il se retint néanmoins et dit :

– Finalement, je goûterais bien un peu de ce vin.

Tandis que son hôte allait chercher un verre à l'autre bout de la pièce, Enzo jeta un coup d'œil dans la cour pavée et, tout en contemplant le ballet des feuilles rousses du marronnier poussées par une petite brise d'automne, il se demanda pour quelle raison on pouvait vouloir tuer un mourant.